

Mixité et émancipation

Envisager la question de la mixité dans ses liens avec la question de l'émancipation des apprenants, tel est l'objet de cet article. Pourquoi avoir choisi de parcourir la recherche d'Hélène Marcelle ¹ sous cet angle parmi tant d'autres possibles (le lien entre mixité et apprentissage, la place de la motivation en groupes mixtes et non mixtes, la comparaison entre la non-mixité féminine et masculine,...²) ? D'abord parce que l'émancipation est un objectif de Lire et Ecrire et d'un certain nombre d'associations d'alpha. Ensuite, et surtout, parce que la question de la mixité entre en jeu dans la poursuite de cet objectif qui se concrétise différemment en groupe mixte ou non mixte.

En lisant la recherche d'Hélène Marcelle sous l'angle de l'émancipation, on se rend rapidement compte que mixité et émancipation ne vont pas nécessairement de pair, pas plus que non-mixité et émancipation. Il existe en effet des groupes mixtes et des groupes non mixtes qui ne développent aucune action émancipatrice ou transformatrice en lien avec la question de la mixité, tout comme il existe des groupes mixtes et non mixtes qui en développent.

*par Sylvie-Anne
GOFFINET*

1. Hélène MARCELLE, Le sens de la mixité et de la non-mixité dans la formation des adultes. Le cas de l'alphabétisation à Bruxelles, Lire et Ecrire Bruxelles, avril 2011 (<http://bruxelles.lire-et-ecrire.be/content/view/265/84>).

2. Même si toutes ces entrées sont intéressantes, nous n'avons pas la place pour les développer dans ce numéro. Nous renvoyons le lecteur intéressé au rapport complet de la recherche.

« *L'émancipation consiste à sortir aussi modestement que cela soit (une prise de parole, une indignation publiquement exprimée, un premier acte de résistance...) de la place qui vous a été assignée par les conditions sociales, les appartenances culturelles, le genre ou les handicaps de toutes sortes.* »

Christian MAUREL, in *Un immense besoin d'éducation populaire*,
article publié sur le site Le Monde.fr, le 2 février 2011 :
<http://grainedesoleil.over-blog.com/article-un-immense-besoin-d-education-populaire-article-de-christian-maurel-66868693.html>

Quelles sont les caractéristiques des groupes qui développent une action de type émancipatrice en lien avec la question de la mixité ? Du côté des groupes mixtes, ce sont les groupes qui se caractérisent par ce qu'Hélène Marcelle appelle une 'mixité coéducative', tandis que du côté des groupes non mixtes, on retrouve les groupes caractérisés par un projet à orientation féministe. Par exemple, concernant la conscientisation aux rapports inégalitaires entre hommes et femmes, « *on peut travailler sur base du constat des inégalités hommes-femmes et poursuivre avec des femmes ou avec des hommes séparément un travail de conscientisation pour arriver à mieux vivre ensemble ; et inversement, cela signifie aussi que l'on peut travailler avec des groupes d'hommes et de femmes qui ont consenti à la mixité afin de produire une conscience des rapports inégalitaires hommes-femmes* »³.

La mixité coéducative

Tout d'abord, qu'appelle-t-on 'mixité coéducative' ? Selon Hélène Marcelle, « *une situation de mixité hommes-femmes dans un groupe d'alphabétisation peut devenir tant pour les responsables des cours que pour les apprenants, une dimension à part entière de l'apprentissage.*

3. Hélène MARCELLE, *op. cit.*, p. 150.

*L'ensemble des acteurs est alors amené à considérer la mixité comme une ressource au niveau pédagogique et humain. Cette situation, que nous nommons mixité coéducative, travaille à la valorisation des identités, à l'égalité de tous dans la participation et à l'interaction entre tous. Le formateur y tient une autorité particulière afin d'amener chaque membre de son groupe à vivre sa formation en résonance avec celles des autres participants. »*⁴

Dans les groupes où le formateur pratique la mixité coéducative, on trouve donc un degré élevé d'intégration des questions de genre, c'est-à-dire que le formateur est en constante vigilance par rapport à toute manifestation d'interaction liée au genre et veille à exploiter le potentiel pédagogique que représente la présence d'hommes et de femmes au sein du groupe. Autrement dit, le formateur optimalise les ressources présentes dans le groupe « dans un but affirmé de lien social et de transformation des attitudes envers la différence sexuelle »⁵. Il s'agit d'un dispositif qui vise la transformation des attitudes des apprenants et les amène à réfléchir à leur identité dans une perspective de transformation de cette identité.

Concrètement, le formateur travaillant en mixité coéducative se montre proactif pour que la mixité de fait devienne une mixité vécue. Il organise par exemple l'espace pour qu'hommes et femmes se mélangent : « *En général, au début, les femmes peuvent se mettre d'un côté et les hommes de l'autre côté. Mais très vite, j'invite les gens à travailler en équipe et en sous-groupes et je demande aux gens de se mélanger. Je prépare les tables et 'Tiens ! Toi, tu viens ici ! Et toi ? Tu n'irais pas par là ?'* » (une formatrice). Les exercices de prise de parole par duos mixtes sont aussi une illustration courante de ce mode d'activation.

4. *Ibid.*, p. 123.

5. Tous les témoignages publiés dans cet article sont tirés de la recherche d'Hélène Marcelle.

Les formateurs saisissent au vol des paroles d'apprenants ou saisissent sur le fait des comportements mettant en jeu des rapports de genre pour initier un débat. C'est aussi souvent l'occasion de rappeler les valeurs défendues par l'association comme l'égalité hommes-femmes, la confidentialité ou le respect de la parole de chacun.

Pour aller plus loin, certains formateurs mettent en place une animation lorsqu'un incident critique se produit : « *Si on veut que la mixité dépasse le simple cadre du cours et qu'un travail se fasse là-dessus, il faut pouvoir saisir des occasions comme ça pour pouvoir traiter de ce thème-là.* » (un formateur). Cela nécessite cependant un sérieux bagage, une solide formation et/ou le recours à des intervenants extérieurs : « *Je trouve ça très difficile de traiter ces trucs-là. Ça ne se fait pas en cinq minutes, quoi ! Ça demande de déconstruire des idées préconçues et ce n'est pas dit que les gens en ont envie non plus... C'est vraiment un travail... ça ne s'improvise pas. Donc, si on ne veut pas renforcer le truc, je pense qu'il faut être bien armé...* » (le même formateur). Travailler de la sorte nous place en effet sur le terrain de l'interculturel. Et comme le dit Hélène Marcelle, cela doit nous amener à nous poser les questions suivantes : est-ce que le sens de la mixité relève d'une confrontation culturelle connectant des groupes sociaux différents ? ; en se réaffirmant, la mixité est-elle d'un quelconque secours là où elle n'est qu'une abstraction, une réalité subjective fragile pour ceux qui n'entendent pas ce mot d'ordre, sinon comme une transgression de leurs propres valeurs ? ; quelle est la part de 'conversion' à nos propres valeurs et la part d'échange / de confrontation entre formateurs et apprenants, entre hommes et femmes permettant le changement ? ⁶

Le formateur peut aussi introduire lui-même des thèmes liés au genre (violences conjugales, partage des tâches, stéréotypes, libération de la femme,...) sous forme de sensibilisation et d'information, en laissant

6. Hélène MARCELLE, *op. cit.*, pp. 175-176.

place à l'expression et aux questions de chacun(e). Dans les groupes, la sexualité est un autre thème abordé, le plus souvent à travers des questions de société plus précises comme la contraception, le droit à l'avortement, l'homosexualité, le sida, etc.

Dans les groupes en mixité coéducative, il arrive cependant exceptionnellement que le formateur ou la formatrice divise le groupe en deux groupes non mixtes pour traiter de sujets sensibles risquant d'entraver la libre expression de chacun(e). « *Il n'y a qu'une seule fois où j'ai fait une différence, où j'ai scindé le groupe en deux. J'avais fait une animation sur le sida. À la demande des femmes du groupe, j'ai prévu une intervenante pour les femmes et un intervenant pour les hommes. On était dans un cas où les questions posées pouvaient être extrêmement précises. C'est la seule fois où j'ai scindé le groupe !* », témoigne une formatrice. Dans une autre association, certaines séances d'information (sur le corps de la femme, la gynécologie, etc.) mises en place dans le cadre d'un atelier santé ont été organisées séparément pour les femmes et les hommes.

Dans sa recherche, Hélène Marcelle pose la question du lien entre mixité coéducative et mixité régulée (on parle de 'mixité régulée' quand une parité hommes-femmes est obtenue via une politique d'inscription volontariste, le critère du sexe devenant le critère prioritaire avant celui de l'ordre d'arrivée). Autrement dit : pour travailler en mixité coéducative, faut-il que le nombre de femmes et d'hommes soit sensiblement le même ? Sans apporter de réponse, étant donné la taille restreinte de l'échantillon, la chercheuse donne la parole à un des formateurs les plus engagés dans une démarche coéducative pour qui la parité devrait aller de pair avec une démarche visant le changement social : « *Si tu as la parité avec en plus un projet d'éducation permanente, d'ouverture à la culture, d'accès à l'extérieur, participation aux mobilisations, ça permettrait petit à petit un travail sur le changement social. Si nous, on plie et qu'on ne se met pas des balises pour y arriver, je remets mon tablier.* »

La non-mixité féministe

L'émancipation vue sous l'angle du genre est également travaillée dans des groupes non mixtes constitués au sein d'associations féministes. Dans ce cas, la non-mixité est liée à l'identité de l'association et correspond à son objet social qui est la transformation des rapports hommes-femmes dans une perspective égalitaire, soit un combat pour la conscientisation des femmes, leur intégration et leur émancipation sociale, politique et économique.

Dans ces associations, d'une part le travail réalisé avec les femmes est utilisé comme ressource pour témoigner et exercer une pression sur les pouvoirs publics en matière de droits des femmes : « *On part de ce qu'on constate auprès des femmes, de ce qu'elles nous disent. Alors peut-être qu'il y a parfois un décalage entre ce qu'elles nous disent et ce qu'on comprend, ça je peux l'admettre. Mais on essaie de partir de ce travail de terrain : un de nos objectifs c'est d'être un observatoire de la réalité des femmes et de réaliser un travail de plaidoyer. Avoir la connaissance du terrain et relayer autant que possible ce qu'on constate auprès des décideurs politiques ou autres. On a développé une certaine expertise en cela.* » (une directrice). Ces associations œuvrent non seulement pour amorcer un changement pour les femmes mais aussi avec les femmes. Ce sont elles qui deviennent les actrices, les leviers du changement social, elles travaillent à leur propre libération : « *L'alphabétisation des femmes, ça peut être un tremplin. On ne les enferme pas en faisant de la non-mixité. Ce sont elles qui portent la famille et c'est donc avec elles qu'on peut amorcer des changements. Je vois des évolutions dans les couples lorsque la femme arrive à s'affirmer, à se trouver une place, un emploi, des cours d'alpha. J'ai une femme qui m'a dit que ses enfants sont contents de pouvoir dire à l'école 'Maman travaille'. C'est une fierté. Les femmes [qui viennent ici] stimulent mieux leurs enfants dans leur scolarité parce qu'elles découvrent que ce n'est pas simple d'apprendre et que ça ne va pas de soi. [...]* » (une autre directrice).

Pour ces opérateurs, la présence d'hommes modifierait non seulement la composition du groupe mais aussi son sens. Ce serait oublier les inégalités sociales existantes entre les sexes : « *La mixité serait idéale si notre société était idéale. Mais ce n'est pas le cas. Si tout le monde était à égalité, bien sûr que tout serait alors mixte. Ce n'est pas en faisant des espaces mixtes qu'on va arriver à l'égalité !* » (une coordinatrice). Par opposition, l'espace et le temps du cours sont vus par ces associations militantes comme des espaces où les femmes peuvent déjà vivre une libération : « *Elles sont entre femmes et il n'y a pas cette présence masculine qui quelque part les diminue dans l'image qu'elles ont d'elles-mêmes. [...] Si je vais au bout du raisonnement, je pense que s'il y avait ce référent masculin, qui ferait en sorte qu'elles sont femmes par rapport à un homme, elles redeviendraient alors des femmes, elles reprendraient leur identité de femme dont on peut s'imaginer qu'elle n'est pas positive. Alors qu'ici, elles peuvent être des 'copines', des 'apprenantes', mais pas des femmes dans le sens 'soumises'.* » (une directrice).

L'objectif de ces associations n'est cependant pas de se constituer en espace clos, en 'impasse', coupant les femmes de l'extérieur et leur proposant un cocon où il fait bon vivre et apprendre. Il est plutôt de se concevoir comme un espace de transition vers des espaces mixtes : « *La femme qui pourra rejoindre une formation mixte alors qu'elle est rentrée en alpha grâce à la non-mixité, c'est une femme qui aura reconnu en l'homme quelqu'un qui peut douter de lui, vivre des choses comme elle. Un homme-apprenant qui se trompe et qui essaie de se construire comme elle se construit elle-même. Ici, on leur donne des outils pour se frotter au masculin, le rencontrer. Une fois que la femme a retrouvé sa fierté et sa dignité, elle sera prête à s'asseoir à côté d'un homme et à prendre la parole. Ces armes-là ne peuvent être données que dans un espace non mixte.* » (une formatrice). Ces associations organisent d'ailleurs des sorties ou accueillent en leur murs des hommes ou des groupes d'hommes, parfois des rencontres qui sont un premier pas vers

la mixité, amenant ainsi le monde extérieur dans l'association ou emmenant les femmes au sein du monde extérieur : « *Une fois, nous avons eu la visite d'un groupe d'hommes de l'asbl... qui sont venus parler de l'importance du rôle du père. Ça a marqué les femmes.* » (une coordinatrice) ; « *On fait des choses qui sortent notre public des murs de nos établissements. On rencontre la mixité quand on fait des expos, du théâtre, des visites culturelles, quand on va au cinéma avec des femmes. On ne va pas réserver un musée ou un cinéma rien que pour nous ! Il n'y a pas de problème.* » (une autre coordinatrice).

Au vu des niveaux de scolarité et des nationalités présentes au sein d'une association non mixte féminine, Hélène Marcelle a déduit qu'une part non négligeable du public de cette association est composée de femmes qui seraient susceptibles d'accepter la mixité dans leur groupe. Leur présence parmi des femmes qui la refusent, ou sont contraintes de la refuser en tant que norme sociale de leur communauté d'origine, entraîne une certaine hétérogénéité dans la composition du groupe du point de vue culturel, et donc aussi dans le vécu et la réflexion par rapport à la question de l'émancipation des femmes. Cette autre forme de mixité constitue un moteur pour la dynamique qui va se développer au sein du groupe.

Du point de vue pédagogique, comme pour la mixité coéducative, en groupe non mixte à visée émancipatrice, la prise de parole implique de garantir la confidentialité, et ce d'autant plus que cette parole peut être totalement libre du fait de l'absence de personnes de sexe masculin : « *La prise de parole, la confiance en soi, la confiance dans le groupe, le respect de tout ce qui se dit en classe et qui doit rester top secret, tout ça ce sont des choses qu'on met en place avec chaque groupe : c'est dit, c'est redit, c'est signé, c'est attesté. Il y a des chartes verbales et écrites pour qu'il y ait un espace de confiance.* » (une formatrice).

Mais alors que les questions de genre sont traitées dans les groupes de coéducation à travers le dialogue entre hommes et femmes, dans les groupes féministes celles-ci sont traitées à travers un travail d'analyse et de déconstruction des clichés que les femmes véhiculent malgré elles : « *Elles sont arrivées ici parce que c'est non mixte, alors c'est l'occasion, justement, de déconstruire tous ces clichés sur le genre et la communauté ! Je trouve que c'est bien d'être non mixte parce qu'on peut en parler à l'abri des hommes et sortir tout en douceur les femmes des clichés.* » (une formatrice). Un autre objectif poursuivi est d'amener les apprenantes à rejoindre les combats féministes, en participant par exemple à des manifestations.

Ce type d'intervention, qui va bien au-delà de l'apprentissage du français, de la lecture et de l'écriture, nécessite de la part des formatrices un engagement multiple qui n'est pas possible sans un sérieux bagage relatif non seulement aux luttes féministes mais aussi aux pédagogies conscientisantes et émancipatrices. Dans le cas inverse, le recours à des intervenants extérieurs s'avère une nécessité : « *On a une postdoctorante d'origine anglaise à qui on a demandé d'être un peu plus outillée sur la question du genre. Il y a nos lectures, mais c'est peu. Donc on a demandé à cette femme de nous former parce que nous, nous ne sommes pas formées aux women studies ici !* » (une directrice).

L'émancipation des femmes est-elle sans risques ?

Même si elles se situent dans des contextes formatifs différents, si elles se différencient aux niveaux des objectifs et des moyens (expérimenter la mixité ici et maintenant d'un côté, participer à la libération des femmes de l'autre), mixité coéducative et non-mixité féministe se rejoignent quant aux résultats attendus sur le plus ou moins long terme, soit le transfert de cette émancipation acquise au sein du groupe de formation vers la famille, la communauté d'origine et plus largement la société. Ce qui, pour Hélène Marcelle, n'est pas sans risque pour les apprenantes.

Ainsi, pour des femmes de culture musulmane, participer à un groupe non mixte conduit à une forme de 'déviance', voire de 'transgression' par rapport aux normes de leur communauté d'origine : « *Sous le couvert d'une situation pédagogique dans un espace relativement clos, elles sont incitées indirectement à subvertir leurs normes sans pouvoir toujours en apprécier l'intérêt à long terme en dehors des cours* »⁷. Cette situation est particulièrement marquée en mixité coéducative car hommes et femmes sont davantage confrontés les uns aux autres. Cela entraîne, dans certains cas, des conséquences qui peuvent sembler disproportionnées au regard du fait transgressif lui-même, comme le raconte cette apprenante qui fréquentait auparavant un groupe mixte : « *Un jour, j'étais dans la rue avec mon mari et il y a un monsieur de mes cours qui m'a dit bonjour. Et moi, je lui ai répondu. Mon mari m'a dit qu'il était fâché : 'Tu lui as dit bonjour ! Dis-moi d'où il vient ! Je vais lui casser la gueule'. Mon mari a beau savoir que j'étais à l'école mixte mais le jour où il m'a vue dire bonjour dans la rue, il s'est fâché... Alors que dans la classe c'est normal ! Mais ça, ça m'a choquée. J'ai eu peur. Et maintenant à chaque fois que je sors avec mon mari et que je reconnais quelqu'un de mon ancien cours, je dois mettre ma tête comme ça pour qu'on ne me voie pas ! C'est comme ça. Mon mari m'a dit : 'C'est ça ! T'arrête l'école maintenant ! J'ai perdu un an avant de me retrouver ici avec les femmes [dans un groupe non mixte].* »

Dans les groupes non mixtes féministes, Hélène Marcelle relève un autre type de risque : « *On peut se demander en quoi l'opérateur, et la façon dont il mène la formation en alpha, peut avoir un poids en tant qu'espace de socialisation secondaire par rapport à la prégnance des socialisations primaires des femmes qu'il accueille. Par conséquent, l'image de la non-mixité 'passerelle' peut passer pour un vœu pieux car*

7. Hélène MARCELLE, *op. cit.*, p. 130.

*l'intégration sociale des femmes dans une société diversifiée se consolide aussi par le biais d'autres logiques de socialisation (vie de femme, de mère, d'épouse, de travailleuse, d'immigrée, d'habitante d'un quartier bien précis, etc.) que celle de la seule participation à une formation. »*⁸

La chercheuse opère par ailleurs une mise en perspective historique, établissant un parallèle entre la dynamique enclenchée dans les associations d'alpha féministes à Bruxelles et l'histoire des luttes féministes. Pour ce faire, elle compare la situation des femmes issues de l'immigration qui sont des femmes non instruites, vivant dans des quartiers paupérisés, ne 'bénéficiant' que d'une citoyenneté au rabais... et les féministes de la seconde vague⁹ qui « *se sont battues dans un contexte où elles gagnaient déjà de la place sur le plan de l'instruction, prenaient de l'indépendance économique [...] et prenaient place sur l'espace public [...]* »¹⁰. Et la chercheuse de questionner, sur base de cette comparaison, la possibilité « *que les cours d'alphabétisation produisent des transformations dans les attitudes des apprenantes, les amenant à se défaire avec sens critique de leur situation d'exclusion ou de leur communauté ghettoisée par des décennies de politique urbaine et migratoire* », alors que leur horizon social et géographique est limité par leurs conditions économiques et familiales.¹¹ Et de poursuivre : « *Bien sûr des formatrices ont fait état de transformations remarquables de femmes fragilisées en leaders. Cependant, combien sont-elles exactement ? Quels changements économiques, statutaires (titres de séjours) et familiaux (mariage, divorce, autonomie des enfants, etc.) se sont produits au cours de cette transformation ?* »¹²

8. *Ibid.*, p. 157.

9. *Vague militante féministe qui émerge à la fin des années 60 au sein de l'espace politique ouvert par le mouvement étudiant.*

10. *Hélène MARCELLE, op. cit.*, p. 159.

11. *Ibid.*, p. 158.

12. *Ibid.*, p. 159.

Pour quel projet de société nous battons-nous ?

À ces arguments, nous pouvons opposer d'autres arguments qui relèvent de l'engagement pour une transformation sociale.

Certes, quitter, ne fût-ce que modestement, la place qui nous a été assignée par notre communauté et notre culture – pour reprendre la définition de Christian Maurel – n'est pas sans risque. S'émanciper est en effet source d'insécurité, c'est aller vers l'inconnu, c'est lâcher des repères, des certitudes pour devenir acteur de sa propre vie... Certes, tous les paramètres ne peuvent être maîtrisés, et donc, lorsqu'on mène une action visant à transformer les rapports de genre à l'extérieur de l'espace de formation, des conséquences non voulues, souvent imprévisibles, peuvent se faire jour. C'est inhérent à l'action même...

Mais comparer le travail féministe mené en alpha par les associations féministes avec les combats féministes de la seconde vague, c'est ne pas tenir compte de certains mouvements féministes actuels plus ouverts à la diversité sociale, culturelle et ethnique des femmes ou représentant des groupes marginalisés, victimes de discrimination, sans réel pouvoir économique ou politique. Faudrait-il donc renoncer à soutenir l'émancipation des personnes exclues, marginalisées, sans voix... sous prétexte que leur combat est un combat perdu d'avance ? Ne pas permettre aux femmes d'origine immigrée de s'inscrire dans un cadre militant visant la transformation des rapports de genre parce que leur combat n'a que peu de chances objectives d'aboutir serait renoncer à l'utopie de l'égalité hommes-femmes pour tous...

Travailler en mixité, c'est poursuivre par une autre voie ce même objectif d'égalité hommes-femmes – nous l'avons dit : une voie plus directe d'expérimentation de la mixité ici et maintenant. Ce n'est qu'en se côtoyant, en se confrontant, en réfléchissant ensemble à leur identité de genre, à la place de la culture, du système social, économique et politique dans la construction de cette identité, qu'hommes

et femmes pourront quitter la place qui leur a été assignée pour en prendre une autre qui correspond davantage aux aspirations qui se feront jour dans un contexte de formation émancipatrice. À l'inverse, travailler en groupe non mixte pour éviter d'introduire une rupture par rapport aux relations hommes-femmes à l'œuvre dans le milieu de vie des apprenantes risque de renforcer les stéréotypes véhiculés par ce milieu et de légitimer indirectement la ségrégation que subissent ces femmes. Dans quel projet de société nous situons-nous en pratiquant de la sorte ? Ne renonçons-nous pas au changement, à l'égalité pour tous ? Et pouvons-nous renoncer à l'égalité hommes-femmes pour nos apprenant(e)s, alors que nous la revendiquons pour nous-mêmes ?

Toute intervention a des impacts. L'important est d'abord d'en être conscient(e)s et de choisir ceux que nous voulons induire en regard des objectifs que nous poursuivons. Puis d'évaluer les risques que nous sommes prêt(e)s à faire courir aux apprenant(e)s, ceux que les apprenant(e)s eux/elles-mêmes acceptent de courir et de poser des balises pour tenter de limiter les impacts négatifs... sans pour autant renoncer à nos idéaux démocratiques et progressistes.

Sylvie-Anne GOFFINET

Lire et Ecrire Communauté française